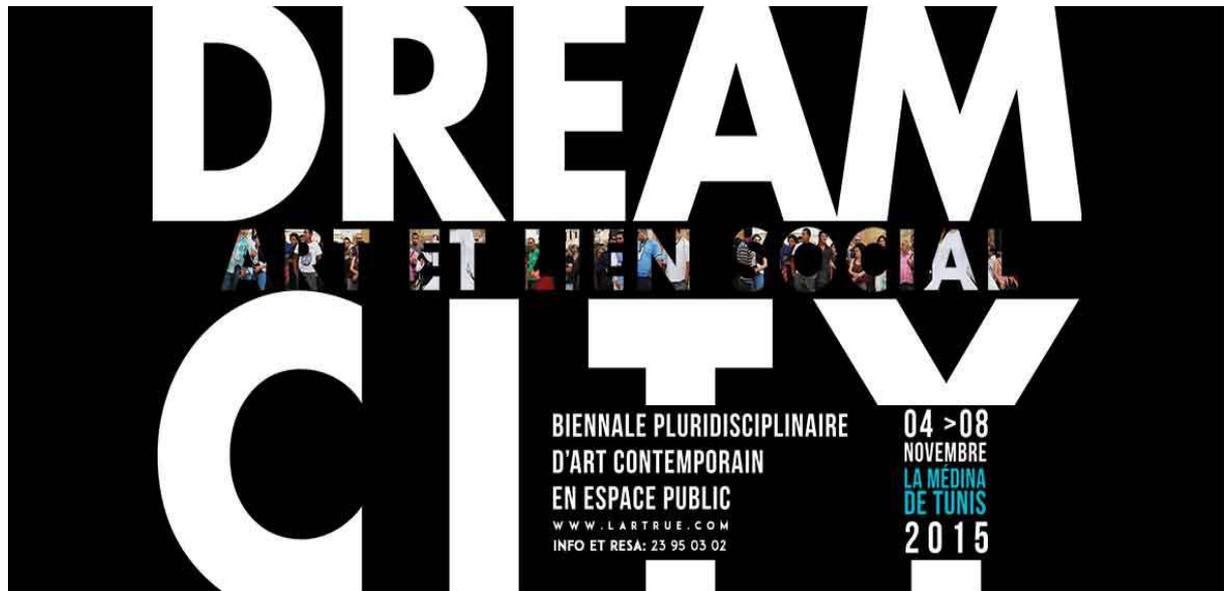


Rapport DREAM CITY 2015

Résidence d'immersion et de recherche (mai –août 2015)
 Résidence de création et de production (septembre – novembre 2015)
 Diffusion (4-8 novembre 2015)



Introduction

Pour réaliser la Biennale Pluridisciplinaire d'Art Contemporain en espace public « DREAM CITY » dont la 5^{ème} édition s'est déroulée du 4 au 8 novembre 2015, l'Association l'Art Rue a invité des artistes tunisiens et internationaux pour plusieurs temps de résidences dans la médina de Tunis :

- Résidences d'immersion et de recherche (mai à août)
- Résidences de création et de production (septembre à début novembre)
- Diffusion (du 4 au 8 novembre)

Ces artistes ont été préalablement sélectionnés par les créateurs et directeurs artistiques de Dream City - Selma et Sofiane OUISSI – et un curateur invité, Jan GOOSSENS, directeur artistique du Théâtre royal flamand, le KVS, à Bruxelles. Jan Goossens travaille notamment en Afrique Sub-saharienne et s'attache à mettre en place des projets interrogeant des contextes sociaux et territoriaux. Ensemble, ils ont décidé d'ouvrir largement les frontières et de développer des axes d'échanges oubliés Sud-Sud en élargissant cette édition aux **artistes africains et de la région MENA** mais aussi aux **artistes européens**.

Les artistes sélectionnés pour cette édition doivent créer une œuvre contextuelle avec, autour, et/ou pour une population donnée répondant à la thématique choisie pour cette 5^{ème} édition de « Dream City » : **Art et lien social**.

Dans une société en pleine reconstruction, il s'agit de poser les bases de ce que nous voulons pour le futur : l'art comme ciment d'une société nouvelle, l'art comme vecteur de cohésion sociale et interculturelle. Quelle esthétique pour notre continent ? Quel art urbain, *in situ*, intégrant étroitement les problématiques de nos populations ? Quels espaces inventer en prise avec les enjeux locaux et ouverts sur le monde pour renouer le lien social en Tunisie? Comment défendre la singularité de chacun tout en restant ouvert à l'Autre, dans un monde cloisonné par la peur ?

La 5^{ème} édition de « Dream City » s'attache à ces questionnements pour tenter d'introduire de nouveaux modes de pensée oh combien nécessaires à ce XXI^{ème} siècle. Au nihilisme ambiant nous répliquons par l'Art et la sensibilité. Il est évident que les artistes ne peuvent répondre seuls à ces questions mais nous sommes convaincus qu'il est tout aussi impossible d'y répondre sans leur apport. A une époque où responsables politiques, journalistes et hommes d'affaires ne savent plus que faire face aux défis majeurs qui nous attendent partout dans le monde, il incombe plus que jamais aux artistes de nous montrer qu'un autre avenir est possible. C'est exactement ce que veut offrir Dream City 2015 : une plateforme qui permet à une quinzaine d'artistes tunisiens, de la région MENA, d'Afrique et d'Europe de s'immerger dans les questions brûlantes d'une société dans un dialogue intense avec un des plus anciens quartiers de Tunis, son histoire et ses populations.

A la différence des précédentes éditions de « Dream City », les artistes n'ont pas été sélectionnés sur un appel à projet mais ont été choisis pour leur esthétique et leur engagement artistique, leur capacité à répondre à la thématique du festival.

Les artistes sont donc arrivés vierges de tout projet. C'est le territoire qui devait faire naître, inspirer et nourrir les projets d'où la mise en place d'un processus de création particulier. La création contextuelle requiert du temps, une imprégnation et une compréhension d'un territoire. L'Art Rue a donc décidé d'organiser des temps longs de résidence dans la médina de Tunis et plus précisément dans la médina sud agrandie aux ceintures. Car nous sommes persuadés que les questions majeures, fondamentales et en partie internationales, appellent des réponses approfondies, ancrées dans le local.

Ainsi, tous les artistes de Dream City 2015 ont entamé un dialogue de longue durée avec la Medina de Tunis, sa texture et son tissu urbains. A la base : la conviction que la Medina - de par sa richesse et sa diversité, ses chances et ses problèmes - peut nous en dire long sur toute une ville, tout un pays et ses populations.

Nous avons donc mis en place un processus d'immersion afin que la réalité de la Medina devienne pour les artistes sélectionnés une caisse de résonance, un matériau de base, qu'ils devront comprendre, ressentir et respecter avant de la transformer par leur médium artistique multiple et leurs points de vue sociaux et urbains différents.

I. Résidences d'immersion et de recherche

L'Association L'ART RUE a organisé du 3 au 17 Mai 2015 une première résidence artistique d'exploration et d'immersion dans la médina de Tunis pour les artistes sélectionnés pour « Dream City » 2015. Certains artistes non disponibles à cette période ont choisi le faire leur immersion courant le mois d'août.

Cette résidence, qui nous paraissait indispensable à l'application d'une véritable méthodologie de travail « in situ », a offert aux artistes des temps longs d'immersion et de recherche, des temps d'exploration pour s'enivrer du territoire, rencontrer, échanger, interroger, ressentir... et définir :

- le quartier ou lieu que l'artiste souhaite investir
- la population avec/autour/pour laquelle l'artiste souhaite créer
- les contours du projet artistique (œuvre contextuelle)

Méthodologie de travail

Pour l'Art Rue il s'agissait d'accompagner au mieux ces artistes dans cette immersion, de les guider dans leur recherche pour leur ouvrir le plus grand nombre de possible et soutenir la collaboration des artistes avec leur environnement d'action.

L'association a donc mis en place un certain nombre d'outils susceptibles de favoriser l'insertion des artistes et de les aider dans leur découverte et leur recherche :

1. Les assistants
2. La visite guidée
3. Les personnes ressources
4. Les « remue-dreams »

1. Les assistants

Chaque artiste ou groupe d'artistes avait un assistant pour les accompagner et les guider tout le long du séjour. Ces assistants ont été recrutés avec soin pour servir de médiateur et de traducteur aux artistes. Leur rôle était de les accompagner dans la médina et de faciliter leur immersion dans celle-ci ainsi que le contact avec les habitants, commerçants et usagers de la médina. Ces assistants, pour la plupart étudiants en école d'art, étaient entièrement au service des artistes et devaient faire preuve de dévouement et de discrétion. Ils ont donc suivi pas à pas les réflexions, interrogations et développements artistiques des projets.

2. La visite guidée de la médina

Dès le premier jour, l'Art Rue a prévu une visite guidée de la médina sud et de ses faubourgs. C'est Jamila Binous qui, le lundi 4 mai 2015, durant plus de trois heures a guidé les artistes à la découverte de leur territoire d'exploration. Historienne et urbaniste, experte des médinas tunisiennes et plus

particulièrement de celle de Tunis auprès de l'UNESCO, Jamila Binous nous semblait la meilleure initiatrice pour cette première découverte.

Cette visite guidée et commentée a revêtu un caractère à la fois esthétique, historique, anthropologique et sociologique pour permettre notamment aux artistes étrangers d'appréhender les spécificités de la médina de Tunis et de partager une réalité sociale.

La visite s'est concentrée plus particulièrement sur les quartiers populaires, rive gauche de la médina agrandie aux ceintures et aux faubourgs.

3. Les personnes ressource

Afin de faciliter l'immersion des artistes, nous avons sélectionné préalablement un certain nombre de personnes ressource susceptibles de répondre aux questions des artistes : d'une part des spécialistes et/ou habitants de la médina, d'autre part des experts en esthétique, sociologie, littérature, art, architecture, journalisme, politique.....

Les artistes ont choisi de rencontrer telle ou telle personne puis, au fur et à mesure que les idées de projet commençaient à germer, les artistes nous ont demandé d'élargir cette liste et de contacter qui des juristes, avocats, activistes, qui des spécialistes du soufisme, qui des journalistes, historiens.....

Cette mise en relation d'artistes et d'experts a toujours été un outil central dans le processus de travail de Dream City. Car si les artistes ont la sensibilité et l'intuition pour saisir les réalités complexes, deviner des liens ou des échos humains et percevoir l'invisible (qu'ils s'agissent de communautés, d'individus isolés ou de questions sociaux-politiques...), la confrontation avec des experts permet de nourrir et d'étoffer cette intuition. Il s'agit de donner à l'artiste des outils pour aller plus loin, creuser plus profond en mettant en relation intuition, réalités, savoir, questionnement.

Liste des personnes rencontrées et des lieux visités en annexe 1

4. Les « remue-dreams »

Comme pour les biennales précédentes nous avons organisés des séances plénières où les artistes, réunis avec des experts, ont présenté, tour à tour, leur projet artistique en le situant dans le cadre général de l'action artistique en rapport au lien social. Chaque proposition a fait l'objet d'un débat avec questions et suggestions. Ces confrontations d'idées, de projets en gestation, de méthodologie de travail sont une véritable richesse pour tous. Ce sont aussi de véritables moments de mise en risque/fragilité et de partage qui contribuent à faire d'un groupe d'artistes éparés un véritable collectif où chaque membre est à l'écoute des autres.

Lors de la première séance de travail collectif, le vendredi 8 mai, nous avons convié 3 experts :

- Jamila Binous pour répondre aux questions relatives à la médina
- Rachida Triki pour intervenir sur les questions esthétiques
- Raja Farhat, véritable encyclopédie vivante, pour enrichir le débat

Lors de la seconde séance, le vendredi 15 mai, les experts étaient les curateurs du festival – Selma et Sofiane Ouissi et Jan Goossen.

Ces séances collectives ont été suivies par deux jours de rencontre plus personnelle entre chaque artiste et les curateurs, chaque artiste et le responsable de production.

Ces séances de travail ont permis la validation des projets et la mise en place de méthodologies de travail adaptées à chaque cas afin d'accompagner au mieux les artistes durant leur absence et préparer **les résidences de création et de production** à venir.

II. Un temps de réflexion et de décantation

Après une période d'immersion intense, il est nécessaire de laisser un temps aux artistes pour se poser, prendre de la distance avec les émotions et toute la matière reçue. Ce temps de « décantation » est essentiel à la transformation de la matière réelle en matière esthétique.

C'est aussi un temps intense de partage entre les artistes et les directeurs artistiques et chargés de production de l'Art Rue. Le travail se poursuit à distance pour permettre la mise en place et la mise en relation de tout ce dont les artistes auront besoin lors de leur retour. Il s'agit aussi de maintenir ouvert le dialogue entre les artistes et les populations concernées par les projets en gestation.

Pour ce faire des échanges réguliers sont entretenus via mail, téléphone et le plus souvent des réunions skype sont organisées entre les artistes, les directeurs artistiques et chargés de production de Dream City. Il s'agit de répondre le plus rapidement possible aux besoins des artistes, de faire des recherches pour eux, de les mettre en relation avec des gens du territoire (artistes, experts, habitants...). Il s'agit de suivre leur progression et éventuellement de les guider dans celle-ci.

Les processus mis en place varient selon les demandes et les besoins des artistes, selon la complexité des projets. Pour les uns il s'agit de recruter des artistes professionnels ou volontaires de la médina, pour les autres de trouver des articles, des livres, des documents ou du matériel particulier... L'équipe de Dream City devient un temps le réceptacle des envies, besoins des artistes. Il faut cerner avec acuité les demandes de l'artiste pour y répondre avec justesse et pertinence.

Par exemple : Omar Abusaada souhaitait collaborer avec un chorégraphe, un musicien et un scénographe/designer tunisien. Il s'agissait de recruter pour lui ses collaborateurs artistiques. Il fallait veiller aux qualités artistiques, à la cohérence esthétique entre les artistes tunisiens et le dramaturge syrien mais aussi aux qualités humaines et pédagogiques, le projet mettant en scène des enfants. Une fois les personnes identifiées par l'équipe de Dream City, la rencontre entre les collaborateurs pressentis et Omar Abusaada s'est faite par skype en notre présence pour faciliter le premier contact.

Un cas particulier s'est posé cette année avec les artistes du collectif Wildworks qui nous ont demandé de faire un film avec les enfants de la médina qui parlerait de leurs rêves et de leurs espoirs. Nous nous sommes longuement interrogés sur la mise en œuvre de ce film. Comment aborder les enfants, quelle esthétique, quel format... ? Des contacts avaient déjà été pris par les Wildworks avec quelques personnes issues du cinéma, notamment avec Hichem Ben Farhat qui avait l'habitude d'animer des ciné-clubs pour les enfants. Nous savions aussi qu'ils avaient rencontré Hichem Ben Ammar pour discuter de l'histoire du cinéma et qu'ils étaient sensibles à son esthétique.

Enfin, les Wildworks nous laissent le choix entre un seul ou plusieurs courts-métrages. Pour mener à bien cette commande nous avons mis en place des ateliers avec les enfants dès la fin du mois de juillet.

Bilan « film des enfants » en annexe 2 + presse film

III. Résidences de création et de production

Des résidences de création/production de trois à six semaines ont été organisées, selon la disponibilité des artistes d'août à début novembre 2015. Les artistes sont venus créer leurs œuvres *in situ* dans la médina de Tunis.

Comme pour la résidence d'immersion, chaque artiste était accompagné par un assistant, pour la plupart étudiant en art, pour faciliter son travail et sa relation aux habitants. Cette fois l'assistant avait non seulement un rôle de médiation mais il était aussi l'intermédiaire entre l'artiste et la production, tenant celle-ci informée de l'évolution journalière de chaque projet, faisant les courses de l'artiste, l'aidant dans ses recherches...

Pour les chargés de production, il s'agissait d'accompagner les artistes au plus proche de leur désir tout en respectant l'enveloppe budgétaire allouée à chaque production :

- Aide pour trouver les lieux de performance et ouvrir les portes de la cité
- Aide pour trouver les collaborateurs artistiques : comédiens professionnels (pour Tim Zulauf ou Wassim Ghazlani), comédiens citoyens (pour « Les hommes de Sabra », « Musée National de l'Appareil sécuritaire de l'Etat », « Grande maison »...), chorégraphe, musicien et scénographe pour Omar Abusaada, assistant metteur en scène pour Jean-Paul Delore, costumière pour Malek Gnaoui, vidéaste, architecte, monteur....
- Mise en relation avec les administrations, les personnes ressource, les corps de métier
- Passer les commandes de construction et négocier avec les artisans de la médina
- Suivi des besoins techniques avec la Direction technique et conseil technique
- Travail de recherche et de documentation
- Autorisations diverses
- Rédaction des contrats
- Etablissement des budgets prévisionnels, suivi du budget et arbitrage budgétaire
-

Chaque production requiert des besoins différents et un accompagnement personnalisé. Il faut saisir l'univers de l'artiste, ses attentes, sa sensibilité pour répondre au plus juste à ses demandes, l'encourager, le conseiller et si possible devancer ses attentes. Les artistes étant en création, la matière est en constante évolution et il s'agit de cerner les directions vers quoi vont tendre les œuvres pour tenter d'anticiper les besoins des artistes (humains, matériels, techniques, documentaires...) afin de ne pas perdre de temps.

Pour cela des réunions fréquentes sont organisées entre les artistes, leurs assistants, les chargés de production et la Direction technique. Selon les difficultés rencontrées, les directeurs artistiques sont aussi là pour guider les artistes, les aider dans leur choix et aplanir les tensions. Il s'agit véritablement

d'un travail d'équipe où tous les membres sont au service des œuvres en train d'éclorre pour les mener à terme.

IV. Dream City 2015 – Diffusion

Les portes du festival ont ouvert le mercredi 4 novembre à 10h pour toutes les œuvres non performatives et à 12h pour les spectacles vivants. Toutes les œuvres étaient jouées simultanément dans les divers lieux de la médina de Tunis jusqu'à 18h pour les œuvres performatives et 19h pour les installations/expositions. Nouveauté cette année 3 concerts en nocturnes organisés à Dar Bach Hamba.

Voir carte du festival en Annexe 3

Cette année, à la différence des autres éditions, il n'y avait pas de parcours préétabli ; chaque spectateur était libre de déambuler à sa guise choisissant son programme parmi les 24 œuvres proposées. Un seul spectacle était sur réservation : celui d'Omar Abusaada.

La liberté offerte a posé quelques problèmes :

- problème pratique pour le fléchage des œuvres. Certains carrefours proposaient ainsi des flèches dans toutes les directions ce qui a un peu déstabilisé les spectateurs qui, heureusement se sont appuyés sur les habitants de la médina pour les guider.
- les premiers jours, le public avait tendance à se limiter aux zones qu'il connaissait des anciennes éditions c'est-à-dire la médina et non ses faubourgs
- assez rapidement, de par le bouche à oreille, certains spectacles ont connu un trop grand succès affichant des files d'attente interminables alors que d'autres lieux n'étaient pas complets. Ainsi, les parcours choisis par le public étaient moins variés que les années précédentes, celui-ci choisissant en priorité les spectacles vivants, négligeant la programmation des films.

Le public a répondu nombreux à cette manifestation suivant une courbe progressive en augmentation du premier au dernier jour. Il s'agit d'un public varié, de tout âge (bien que la tranche 18-25 ans soit dominante) et de toute origine sociale surtout sur les spectacles installés sur l'espace public; une majorité de tunisois mais aussi quelques spectateurs venus des régions ou de l'étranger pour le festival.

Nous avons reçu 14 programmateurs internationaux

- Béatrice Josse : Directrice FRAC Lorraine (France)
- Julie Chénot : Directrice Fondation Camargo - Marseille (France)
- Aline Gemayel : Directrice association TAMAM – Théâtre des Arts du Monde Arabe et de la Méditerranée – Avignon (France)

- Eckhard Thiemann : Directeur artistique Shubback - Fenêtre sur la culture arabe contemporaine – Londres (Royaume-uni)
- Sandro Lunin : Directeur artistique du Teaterspektakel Zürich – (Suisse)
- Jasper Walgrave : Directeur de Prohelvetia (Suisse)
- Anja Dirks : Directrice du Belluard Festival Fribourg (Suisse)
- Christophe Slagmuylder : directeur artistique du Kunsten Festival des Arts – Bruxelles (Belgique)
- Hildegarde Devuyst : KVS Bruxelles (Belgique)
- Paul Kersten : KVS Bruxelles (Belgique)
- Matthias Von Hartz : Directeur artistique du Berliner Festspiele – Berlin (Allemagne)
- Vicky-Anne Crémona : Directrice School of Performing Arts (Malte)
- Claudine Dussolier : RAMI International Encounters on Art and Multimedia Mediterranean Sea
- Lotfi Kaabi: Open Society Foundation
- Nisreen Nafaa: Fondation Quatan

V. Les artistes et les projets

<p style="text-align: center;">Projets initiaux</p> <p><i>Les textes suivants relatent les premières impressions des artistes après leur résidence d'immersion et de recherche dans la médina de Tunis. Il s'agit des prémises d'un projet en gestation et d'un instantané au début du processus de création.</i></p>	<p style="text-align: center;">Projets réalisés</p>
Jean-Paul Delore et Souad Ben Slimane, théâtre (France/Tunisie)	
<p>Il s'agit ici d'une rencontre, celle de deux individus, Jean-Paul Delore et Souad Ben Slimane mais surtout celle de deux univers artistiques.</p> <p>Jean-Paul Delore est un homme de théâtre – metteur en scène, auteur, comédien – voyageur qui dirige depuis 2002 les Carnets Sud/Nord, laboratoire itinérant de créations théâtrales et musicales en Afrique Subsaharienne et Australe, au Brésil et en France. Souad Ben Slimane est actrice, auteure et dramaturge tunisienne.</p> <p>Pour eux, il ne s'agit pas d'avoir de discours pré établi sur la médina de Tunis mais au-delà de l'idée même de médina et de l'univers fantasmagorique qu'elle suscite de ressentir les lieux et de s'immerger dans l'imaginaire de l'autre. Pour ce duo artistique, l'approche est</p>	<p>« Les hommes de Sabra » :</p> <p>La fiction était en place dès la fin de la résidence d'immersion : des hommes enfermés dans une maison, sous la garde/protection de Sabra, qui revivent indéfiniment un présent immobile. Sabra, la femme et la maison se confondent, à la fois havre de paix et prison. La pièce parle à demi-mot des problèmes de survie aujourd'hui en Tunisie :</p> <p>Si Férid, qu'est ce que tu vois ? -J'en vois un qui respire et l'autre qui craque ! Si Férid, qu'est ce que tu vois ? -Un seul rein et un cœur gros comme ça ! Si Férid, qu'est ce que tu vois ? -Des bateaux qui débarquent et embarquent les touristes !</p>

<p>dictée par le "feeling" et c'est pourquoi il est important de travailler ensemble en partageant leur imaginaire.</p> <p>En parcourant la médina de Tunis au cours de leur résidence de recherche et d'immersion en mai 2015, ils ont été marqués par ces hommes, vendeurs pour la plupart, qui attendent les touristes de croisière qui ne viennent plus. Cette notion d'attente sans fin et de temps figé pour ces hommes leur a donné envie d'élaborer leur création autour de ces notions d'attente et de temps immobile. La médina a également suscité chez Jean-Paul Delore ce besoin de dépasser l'idée/image orientaliste du lieu, de passer de l'autre côté du décor : l'envie d'une maison ouverte sur le ciel <i>via</i> son patio. Une femme garderait cette maison, du moins les hommes qui y vivent. Des hommes silencieux, en attente, comme figés dans un entre temps qui n'est pas ni la nostalgie du passé ni l'espoir d'un futur, un hyperprésent tel un aujourd'hui qui se répèterait infiniment. Et le silence... un silence profond qui ne serait entrecoupé que par quelques bribes du monde extérieur... comme les réminiscences lointaines de quelques souvenirs.</p>	<p>Si Férid, qu'est ce que tu vois ? -Ma vue n'est plus ce qu'elle était...</p> <p>Une pièce assez beckettienne, une sorte de « En attendant Godot » tunisien où les 30 spectateurs se mêlent aux 7 comédiens, déambulant de pièce en pièce, dans les dédales de cette demeure en décrépitude, à l'image des hommes qui la hantent... Le choix de Dar Abdelwaheb, demeure labyrinthique, accentue le malaise, la sensation d'enfermement. Pour un temps le public se retrouve dans la même situation que ces hommes, enfermés, à la dérive, n'ayant d'autre choix que de suivre Sabra (Souad Ben Slimane), petit bout de femme, cheveux gominés, démarche autoritaire, qui mène son monde à la baguette.</p> <p>Absurde et poésie se confondent, comme spectateurs et acteurs ; des acteurs non professionnels d'une justesse incroyable qui jouent leur propre rôle : habitants de la médina dans l'attente perpétuelle de quelque chose qui ne vient pas, refaisant à l'envi les mêmes gestes d'un quotidien devenu absurde. Comment sortir du cercle vicieux ? Comment ne pas regretter le passé et envisager un avenir ?</p>
<p>Laila SOLIMAN et Ruud GIELENS, théâtre (Egypte-Belgique)</p>	
<p>Laila Soliman est metteuse en scène égyptienne et directrice d'un théâtre indépendant tandis que Ruud Gielens est un artiste belge aux multiples facettes (acteur, metteur en scène...) dont le vif intérêt pour la question sociale l'a amené à diriger plusieurs projets très engagés liés à des urgences artistiques ou politiques. En 2011, Ruud Gielens performe <i>Lessons in Revolting</i> avec Laila Soliman. Depuis, ils collaborent régulièrement ensemble.</p> <p>Leurs premières impressions en Tunisie sont celles d'un profond étonnement face à la mobilisation et au pouvoir de la société civile tunisienne. Le pays appartient à ses citoyens qui ont pleinement conscience d'en bâtir l'avenir. Il y a de l'espoir, beaucoup d'espoir et des actions concrètes comme le festival « Dream City ». S'ils comparent avec l'Egypte où Laila Soliman vit et où Ruud Gielens travaille régulièrement, depuis que l'armée dirige le pays, les Egyptiens sont dans l'attente de ce que cette dernière va faire.</p>	<p>« Musée national de l'appareil sécuritaire de l'État » nous embarque dans un voyage au cœur du système totalitaire de Ben Ali : de la cave-cellule aux archives, des salles d'interrogatoire aux salles d'investigation puis de détention, le parcours est d'autant plus réel que ce sont deux ex-détenus qui jouent les guides témoignant de leur terrible vécu. Une visite éprouvante, poignante qui rappelle que la vie n'était pas si rose sous le dictateur que beaucoup regrette aujourd'hui ! Beaucoup de personnes ont cru que le musée était réel et perdurerait après « Dream City ». Peut-être le faudrait-il pour ne pas oublier ? L'installation-performance interroge la mémoire, donne vie à l'indicible pour tenter de panser les blessures. « Au lieu de pardonner ce qu'on ne peut oublier, il faudrait créer une nouvelle manière de se rappeler » nous disent les artistes.</p> <p>Moments très forts de transmission. Surtout au regard de la vidéo qui vient clore la visite : de</p>

Ils ne se sentent plus acteurs de leur propre pays. De plus, ce qui a également marqué Laila et Ruud est le fait que la médina de Tunis outre son intérêt historique ou patrimonial est un lieu incarné par ses habitants. La médina vit, ses habitants l'habitent, loin de l'exotisme artificiel de certaines médinas du monde arabe.

Concernant leurs désirs artistiques, Laila et Ruud ont deux pistes de travail qui ne s'excluent pas forcément. La question de la perception de la sécurité de l'Etat est un thème qu'ils ont déjà travaillé en tant qu'artistes à Rabat, au Caire, à Berlin ou à Amsterdam et qui les intéresse d'aborder ici à Tunis. C'est au hasard des rencontres, qu'ils ont été frappés en posant la question se rapportant à l'existence actuelle de la sécurité de l'Etat des réponses disparates voire contradictoires à ce sujet. Certains prétendent qu'elle a disparu avec la Révolution, d'autres que c'est la même chose que sous le régime de Ben Ali, ou que c'est pire... Ce constat a suscité l'envie chez le duo artistique de construire artistiquement une sorte de docu fictif mêlant témoignages mais aussi mythologies et rumeurs sur cette question. Il s'agit d'imaginer un musée de la sécurité de l'Etat mêlant performance, installation et vidéos comme il existe un musée de la Stasi à Berlin.

Le second thème qui suscite leur intérêt artistique est celui de la décriminalisation à partir de l'exemple de la prostitution en Tunisie. En effet, ils ont été surpris par le fait que ce pays musulman possède un cadre légal pour les travailleuses du sexe (licence, prise en charge médicale, paiement des impôts...). Pour ces deux pistes, la thématique est très engagée et quand on interroge Ruud et Laila sur le rôle politique de l'artiste dans nos sociétés la réponse ne se fait pas attendre : l'artiste a un rôle fondamental à jouer en interrogeant la société. Il est le médiateur qui permet une compréhension du monde en tricotant du lien social. En cela, son rôle est éminemment politique, cette dernière n'étant pas le fait unique du politicien.

Un travail préparatoire de discussion avec les gens, de collecte de témoignages et de rencontres d'experts grâce au réseau de l'association L'Art Rue a ainsi été au cœur du processus créatif mené lors de cette 1^{ère} résidence.

nombreux Tunisois y répondent à une même série de questions: qu'est-ce que l'appareil sécuritaire de l'État? Existe-t-il encore? Y ont-ils été confrontés? Pensent-ils être libres? Les réponses sont variées, souvent étonnantes et explorent l'inconscient des Tunisiens, entre rumeurs et réalités, sur la notion d'appareil sécuritaire.

« Grande maison » :

Adoptant une démarche de théâtre-documentaire – consistant à prendre un sujet réel comme objet de création artistique en se fondant sur des faits et des documents réels collectés sur le terrain –, les artistes utilisent différents médias pour interroger le quartier rouge de Tunis, lieu où le travail du sexe est une activité légale. Théâtralisation, installations, maquette, vidéos, documents papiers... cette mise en scène pointue et exhaustive pointe du doigt un monde où le secret et l'anonymat prévalent dans un constant rapport de force entre les individus et les autorités.

Le projet théâtral se concentre sur la condition des femmes marginalisées. A partir d'interviews et de recherche auprès de ces femmes écorchées par la vie, les artistes recueillent des confidences, tranches de vie troublantes, émouvantes, révoltantes... qu'ils restituent le plus fidèlement et le plus sobrement possible.

« Grande Maison » ne parle pas directement de la prostitution mais interroge le travail du sexe : Quel rapport entretient l'État avec le corps ? En est-il le protecteur ou le propriétaire ? Par quels moyens le respect des lois est-il assuré ? Quel est le mode de fonctionnement du quartier réservé ? Qui sont ces femmes ? Dans quelles circonstances ont elles choisi le travail du sexe comme profession ? Peut-on réellement parler d'un choix ? Comment vivent-elles cette profession ?

Aucun voyeurisme, seulement une volonté de donner la parole à une communauté invisible qui exerce pourtant le plus vieux métier du monde ; une volonté de mettre au jour leur rôle social et leur réalité humaine.

Malek GNAOUI, arts plastiques (Tunisie)

Le plasticien et céramiste tunisien Malek Gnaoui connaît bien la médina de Tunis. Il s'y intéresse en tant qu'entité sociale et non site historique ou touristique. Il entretient des relations pérennes notamment avec certains artisans de la médina depuis plusieurs années.

Pour « Dream City » 2015, Malek Gnaoui travaille sur deux projets prolongeant une démarche artistique et un projet plastique débuté en 2012 intitulé Black Sheep. Il s'agit d'abord pour lui de mettre en scène un défilé de mode de moutons, défilé inspiré de la tradition des combats de moutons qui se perpétuent depuis plus d'un siècle dans la 2^{ème} ceinture de la médina de Tunis à savoir du côté de Bab Jdid et Bab el Assel. Il s'agit pour Malek Gnaoui d'assister à des combats, d'observer le milieu des propriétaires de moutons et de travailler en relation avec des artisans de la médina à la création de costumes mêlant cuir, coquillages, symboles prophylactiques mais aussi tonte particulière et dessins au henné. Tous ces colifichets ont pour fonction d'éloigner le mauvais œil c'est-à-dire la malchance. La mise en scène des moutons incarnera l'avant et l'après combat.

Le second projet de Malek Gnaoui est mobile et consiste en une boîte magique qu'il veut faire transporter par un tricycle à travers la médina. Cette boîte magique permettra au spectateur de voir un court film livrant des images des abattoirs de Wardia auxquelles seront superposés les témoignages auditifs de jeunes gens du quartier de Bab Jdid sur la précarité de leur situation. La superposition des images et du son permettra la prise de conscience par l'auditeur de la situation de sacrifiée de cette jeunesse.

« Black show »

Il fut un temps où chaque quartier populaire de la capitale, dans les banlieues ou même à l'intérieur du pays, avait ses propriétaires de béliers de combats. Ces passionnés de béliomachie organisaient des combats sur les places publiques et les fans assistaient nombreux à ce grand spectacle.

L'artiste revisite de manière très personnelle cette tradition tentant de la revivifier artistiquement. Avec les artisans et les matériaux de la médina, il recrée parures, colliers, protections... pour rehausser la beauté de ces bêtes, gladiateurs des temps modernes qui défilent parés, coiffés et habillés tels des mannequins.

L'artiste propose un grand show populaire pour la Place du Morkadh allant jusqu'à recruter la fanfare du Club Africain et un comédien, crieur dont le texte d'une poésie violente à la gloire des combats s'oppose à l'esthétisme du défilé. Subtilement l'artiste interroge nos rituels, nos ambiguïtés dans un grand show festif où tous les enfants du quartier ont répondu présents.

« Dead meat moving »

Le public est invité à monter à bord d'un camion aux parois transparentes dans lequel il s'installe pour voir une vidéo tournée dans les abattoirs de Tunis. Images troublantes de la mise à mort en série où le sang devient peinture, œuvre d'art avant de revenir à une réalité crue et sans fard. Des images crues, magnifiquement cadrées, qui mettent les spectateurs face à une dérangeante réalité. Aux images se superposent quelques phrases extraites d'une série d'interviews menés par l'artiste avec les jeunes du quartier, une jeunesse en mal de vivre, sacrifiée !

Tel des quartiers de viande, les spectateurs sont entraînés dans un voyage de Bab Menara au Morkadh en passant par la place des Martyrs, la Sabkha de Sijoumi et El Gorjani... les quartiers difficiles de la médina, là où on ne va pas. Le tout sous les regards curieux des passants et des voitures, réagissant parfois à ce spectacle, de quoi accentuer la dimension de micro-société que prend l'abattoir à l'écran, et la dimension d'abattoir géant que prend le paysage urbain, à

	<p>travers les vitres du camion. Voyage noir au cœur du système sociopolitique mis à nu ; voyage sanglant au cœur d'une société disloquée, d'hommes désossés et de moutons égorgés en série. L'artiste nous entraîne dans son univers sans concession, dans un voyage duquel personne ne revient indemne !</p>
<p>Omar ABUSAADA, théâtre (Syrie)</p>	
<p>C'est le caractère plus libre et moins tendu des Tunisiens post Révolution que retient l'artiste syrien Omar Abusaada de sa résidence de recherche et d'immersion dans la médina de Tunis dans le cadre de sa création pour « Dream City » 2015. Pour cet homme de théâtre, dramaturge et metteur en scène, qui a travaillé au Yémen, au Liban, en Jordanie, en Egypte, etc. il est évident que l'artiste a un rôle hautement politique a joué dans le monde en travaillant avec les communautés locales. Omar Abusaada refuse par engagement politique depuis mars 2011 de travailler en Syrie alors qu'il y vit. Pour lui, l'artiste exerce une forme résistance au contexte économique et politique international. Dans la médina de Tunis, si au début de sa résidence de recherche et d'immersion du 3 au 17 mai 2015, il hésite entre plusieurs pistes de création, c'est le développement d'un travail artistique avec les élèves et enseignants d'une école primaire intra-muros qui gagne son suffrage. Pour Omar Abusaada, l'art arme l'individu, lui offre des outils pour s'exprimer, se défendre et exister d'où l'importance de l'éducation artistique auprès des jeunes générations, notamment pour le devenir du monde arabe.</p> <p>L'approche discrète d'Omar Abusaada va donc consister à écouter, recueillir les envies, les impressions et les émotions des enfants et des enseignants afin de les guider pour développer une démarche artistique et aboutir à une création qui pourra faire appel à différents médiums. Ici, le processus est plus important que le produit final. Omar Abusaada souhaite mettre en place des processus qui se poursuivront au-delà de sa présence car il est intimement convaincu qu'une démarche et pratique artistique consolide la cohésion d'un groupe, ici d'enfants, en renforçant la confiance</p>	<p>« Tandis que je m'envole loin »</p> <p>Si la démarche de l'artiste n'a pas variée, le propos a évolué. L'artiste souhaitait s'attaquer au système éducatif qui prévaut dans le monde arabe « surveiller et punir » en lui substituant un nouveau modèle, un système scolaire basé sur l'art et imaginé par les enfants.</p> <p>Omar a mis en place des ateliers de danse, de musique, de design et d'écriture avec les enfants de la Kherba afin de nourrir leur imaginaire ; il est ensuite parti des désirs des enfants pour construire avec eux la performance.</p> <p>Le spectacle se déploie dans un rapport intime, où l'enfant/acteur choisi son spectateur et l'emporte dans son coin d'école puis dans son monde intérieur le plus profond et le plus vaste. Quoique ce monde commence dans un petit coin de l'école, ses limites sont transcendées par la force créatrice de ces enfants, leur capacité de narration et leur imagination.</p> <p>Chaque enfant a choisi le sujet qu'il souhaitait traiter : Anis parle de son dégoût des venelles sales de la médina et de son envie de déménager à Mednine invitant son spectateur à construire avec lui une maison en carton, qu'il portera sur son dos pour l'emmener à Mednine ; Alé est prestidigitateur, il transforme les bâtons qui font mal des maîtresses en gentils objets ; Nour écrit une lettre d'amour ; Safé nous transporte dans les ruelles marginalisées de la Medina réécrivant une version tunisienne du « Petit chaperon rouge » ; Taisir propose un truculent dictionnaire du mensonge... Mêlant fiction et réalité, souvenirs, rêves et désirs, chaque gamin livre son histoire, avant de demander à «son» spectateur de partager, à son tour, une histoire à lui. Un rapport humain, direct, d'égal à égal, qui offre à l'adulte une plongée dans une enfance revigorante. Un voyage qui rappelle aux adultes combien ils sont</p>

<p>mutuelle.</p>	<p>dépourvus de l'immensité de ces mondes et combien ils ont besoin des enfants pour rendre leur réel moins cruel.</p>
<p>Compagnie Ntsoana (Sello Pesa, Humphrey Maleka, Brian Mtembu), danse (Afrique du Sud)</p>	
<p>C'est sans idées préconçues et sensibles aux bonnes vibrations qu'ils ressentaient à leur égard que les danseurs et chorégraphes d'Afrique du Sud Sello Pesa, Humphrey Maleka et Brian Mtembu ont abordé le terrain d'exploration que constitue la médina de Tunis lors de leur résidence de recherche et d'immersion du 3 au 17 mai 2015 dans le cadre de la préparation de « Dream City » 2015. En arpentant ce territoire, en l'observant de jour comme de nuit et en étant attentifs à ses sons, ils désirent développer un travail chorégraphique autour des postures, gestes et processus des artisans de la soie de la médina de Tunis mais aussi des changeurs illégaux de devises ainsi que des taxis collectifs algériens situés au sud de Bab Bhar, au début de la rue El Jazira. Les 3 artistes s'intéressent à ce que représentent ces populations en marge de la société tout en étant ultra présentes sur l'espace public. Tout le langage conscient et inconscient du corps de ces groupes humains (postures, mouvements cachés et déplacement perpétuel) entre en interaction avec le corps des passants du quartier en une chorégraphie urbaine globale. Ce vocabulaire, la compagnie Ntsoana souhaite, le faire leur pour performer.</p>	<p>« No man's land » Ce projet a beaucoup évolué entre la gestation et la forme finale. La Compagnie Ntsoana a finalement choisi d'interroger la notion d'identité. Qu'est-ce qui fait une identité ? Qu'est-ce qui fait l'identité tunisienne ? Quelle est la part d'africanité dans l'identité tunisienne ? Pendant quelques jours les 3 danseurs de la compagnie se revendiquent tunisiens patriotes. Munis de drapeaux ils arpentent la ville dans une procession rythmée sous le regard étonné et souvent réprobateur des passants. Le spectacle est autant dans la déambulation que dans les remarques des spectateurs. Hostilité aux noirs mais respect du drapeau. Ce qui intéresse les artistes c'est justement ces réactions et les débats que celles-ci peuvent engendrer. Durant trois jours, rituellement, ils sillonnent le quartier de la Kherba et la Place de la Victoire plaçant le public dans une situation d'attente qui sera comblée par une grande performance proposée le samedi et le dimanche. La forme finale met en scène tous les ingrédients de la « tunisianité », mettant en exergue nos paradigmes en jouant avec certains rituels ancrés dans notre culture avec une légèreté subversive. Qu'est-ce qui fait l'identité tunisienne ? Est-ce son artisanat en train de mourir (les artistes ont installé au centre de la Place de la Victoire sur une estrade un noual sur lequel un tisserand travaille au grand jour) ? Est-ce son équipe de foot ? Est-ce sa danse ? Est-ce le rituel de mariage ? Est-ce la religion ? Quelle est la part d'Africanité dans la culture tunisienne ? Avec subtilité, les danseurs interrogent les tabous mettant en scène un rituel de mariage entre une tunisienne et un noir africain, paradant main dans la main. Un discours de réconciliation, une manière sensible de lutter contre le racisme. Une mise en scène tellement subtile et invisible qu'un journal tunisien sérieux titre : « Des étudiants camerounais manifestent contre le racisme à leur manière » avec la photo de nos trois</p>

	danseurs arborant le drapeau tunisien.
Tim ZULAUF, théâtre (Suisse)	
<p>La rencontre de l'artiste suisse Tim Zulauf avec la médina de Tunis au cours de sa résidence de recherche et d'immersion du 3 au 17 mai 2015 a suscité chez ce dernier le questionnement suivant : qu'est-ce qu'un artiste peut faire dans un pays d'Afrique du Nord qu'il ne connaît pas, ici la Tunisie ? Que peut-il apporter en tant qu'artiste par sa démarche artistique ? Il s'agit de porter un regard distancié sur un temps politique fort de transition.</p> <p>Dans ce contexte, les premières impressions de Tim Zulauf sont liées au constat de la liberté de parole des citoyens tunisiens et au regard positif que ceux-ci portent sur la situation socio politique actuelle de leur pays. Le constat pour Tim Zulauf est celui de l'absence de nostalgie pour l'ancien régime de Zine el Abidine Ben Ali malgré des perspectives d'avenir difficile.</p> <p>« Il s'agit de digérer la situation comme on le ferait d'un texte. »</p> <p>Une scène vue dans la médina de Tunis - illustrant cette notion de situation transitoire, ou de « devenir » cher à Gilles Deleuze - a suscité l'intérêt de Tim Zulauf : le transfert dans une camionnette de documents d'archives du ministère des Finances pour destruction et recyclage en cartonnage.</p> <p>Dans ce contexte, l'artiste décide de développer sa création pour « Dream City » 2015 autour de la notion de Temps - rapport passé/présent/futur – et de recyclage. Il souhaite pour cela procéder à des recherches de part et d'autre de la Méditerranée : auprès d'associations de Tunisiens résidents en Suisse, auprès de banquiers helvètes à propos de la fortune financière de l'ancien dictateur déposée sur des comptes en Suisse, avec les institutions suisses au sujet d'un accord bilatéral Suisse/Tunisie post révolution sur le statut de demandeur d'asile...</p> <p>Concernant la forme artistique, il s'agirait d'une spirale temporelle matérialisée par une déambulation artistique urbaine d'acteurs entre différents points de la ville. Cette idée de recyclage serait mise en scène <i>via</i> des textes, un jeu d'acteurs et des ateliers d'artisans-forgerons</p>	<p>« La porte portable » :</p> <p>Trois comédiens – deux Tunisiens et une Suisse – endossent les rôles de trois personnages du futur qui explorent leur passé, les années 2000 à 2015, pour trouver des explications à leur présent placé sous le signe de la migration et des cadavres qui jonchent la Méditerranée...</p> <p>Les personnages oscillent entre leur propre biographie et les personnages de science-fiction qu'ils sont censés jouer ; personnages vivant dans les années 2250, à la recherche de la connaissance technologique qui leur permettrait de récupérer leurs souvenirs du présent.</p> <p>Le récit interroge avec acuité les liens entretenus entre la Tunisie et la Suisse. Celle-ci n'a-t-elle pas mis en place un partenariat migratoire avec la Tunisie? Qu'est-ce que la Tunisie attendait en retour ? Et où les cadavres des migrants illégaux qui flottent en Méditerranée se dirigent-ils ? Alors que les créatures futuristes enquêtent sur ces questions dans leur passé, un portail de cuivre soudé ouvre de nouvelles perspectives : mise en abyme du passé et du futur, questionnement croisé, artisanat, éducation, identités nationales contre droit de circulation, démocratie libérale contre la position idéologique... Soudain, les réalités entre ces oppositions, la présence des artistes et du public commencent à se multiplier à l'infini...</p> <p>Spectacle d'une rare subtilité mené avec humour, spectacle en abyme sans début ni fin, Tim Zulauf construit une boucle temporelle qui interroge tous les grands problèmes sociaux de notre temps.</p> <p>Ce spectacle a reçu un accueil particulier de la part des programmeurs étrangers qui ont découvert là un grand dramaturge et trois comédiens extraordinaires. Ce spectacle a de grande chance de continuer sa vie tant en Suisse, qu'en Angleterre ou en Allemagne.</p>

qui transformeraient la matière. Il ne s'agit pas d'écrire de manière formelle mais d'intégrer la réalité portée par des mots. La matière transformée par les forgerons et transportée par les acteurs de cette déambulation urbaine se fait ici métaphore du changement politique & social actuel. De petites vidéos pourraient être également intégrées au parcours, afin de faire se rencontrer des manières de parler et/ou de penser qui ne se rencontrent pas d'ordinaire. L'objectif est finalement de repenser nos points de vue, de revoir nos catégories intellectuelles. L'artiste suisse rapproche cette idée de la notion de Transmutation-Umwertung de Nietzsche ou de celle du recadrage du monde de Jacques Rancière pour avoir une expérience renouvelée du monde. *En cela, l'artiste a un rôle politique à jouer dans nos sociétés en étant proche de la réalité.*

Wassim GHOZLANI, photographie (Tunisie)

La richesse sociale et historique mais aussi la complexité des interactions humaines de la médina de Tunis ont été une découverte pour le jeune photographe tunisien Wassim Ghozlan lors de sa résidence de préparation à « Dream City » en mai. Au-delà de l'usage ponctuel et souvent à des fins culturelles qu'il fait de la ville ancienne, il prend alors conscience via des rencontres et des discussions avec des experts du fait qu'il méconnaît cette dimension incarnée de la médina. Depuis le regard qu'il porte sur le lieu a totalement changé. A présent, la médina se raconte et prend ainsi corps et vie. Dans ce contexte, le projet artistique que Wassim Ghozlan désire développer est axé sur le rapport entre pratique passée des tatouages berbères endémiques et pratique contemporaine des tatouages chez les jeunes de la médina et notamment ceux des quartiers de Bab Jdid, Tourbet el Bey... La tradition du tatouage dans la médina de Tunis remonte à l'arrivée et à l'installation dans les années 1950 d'une population berbère dite des "campagnes" originaire du Sud (Toujane, Douiret...) et de l'Ouest tunisien (Kasserine...). Cette vague migratoire a été mal vécue par les citoyens de l'époque qui portaient un regard très dévalorisant sur cette nouvelle population. Le

« **Oucham** » invite le public à pénétrer dans Dribet Dar Hassine transformé pour l'occasion en un véritable musée du tatouage à la scénographie très soignée. A l'entrée une vitrine holographique propose 3 portraits de vieilles femmes berbères arborant les tatouages traditionnels. Celles-ci hochent inlassablement la tête saluant ainsi le public. De grandes bâches arborent des dessins géométriques de tatouages berbères avec l'explication des symboles et des textes explicatifs côtoient des vitrines renfermant les ustensiles utilisés pour tatouer. Le public traverse un rideau pour se trouver dans une grande salle emplie de télévisions et de photographies mettant en scène les jeunes tatoués de la médina. On s'assoit et on prend un casque. Sur chaque écran, un jeune médinois raconte son parcours difficile, de la rue à la prison et le rôle que tient le tatouage dans sa vie : symbole de clan, souvenir de prison, opposition à la bourgeoisie ou symbole de l'ailleurs... Le public traverse un rideau de fils sur lesquels sont projetées toutes les formes de dessin répertoriées pour se retrouver dans la troisième salle du musée. Là sont exposées les propositions de l'artiste : des tatouages berbères

<p>tatouage était alors violemment rejeté par les "citadins" qui le considéraient comme symbole de sauvagerie, de paysannerie. Alors que pour la population qui le pratiquait - bien souvent les femmes – il avait une fonction d'appartenance tribale - tatouages traditionnelles ostensibles au niveau du visage, des mains - mais aussi un rôle protecteur (contre le mauvais œil) ainsi qu'une fonction érotique – tatouages au niveau de parties plus intimes du corps comme le bas du ventre, la poitrine.</p> <p>Actuellement, le tatouage est pratiqué par certains jeunes souvent en situation précaire, parfois anciens taulards comme une marque distinctive de revendication & d'aspiration à une vie meilleure (nom de pays rêvé d'immigration clandestine), d'appartenance (à un club sportif, etc.) ou par mimétisme vis-à-vis de tatouages vus sur des touristes de passage (tatouage tribal d'inspiration kanak, etc.).</p> <p>Le constat de Wassim Ghazlani est que le fil culturel de compréhension de l'histoire du tatouage berbère tunisien s'est brisé et que les nouvelles générations adeptes du tatouage ignorent tout des pratiques anciennes. De plus, la société tunisienne contemporaine rejette fortement les tatouages pour des raisons religieuses - l'Islam interdit cette pratique - mais aussi pour des raisons sociales - la personne tatouée était considérée comme de mauvaise vie (ancien prisonnier, prostituée...).</p> <p>C'est à partir de cette riche matière historique et anthropologique constituée de témoignages, de recherche dans les archives, de lectures, de photographies, de vidéos... que Wassim Ghazlani désire développer un travail de création qui prendra probablement plusieurs formes plastiques à l'intérieur d'un makhzen de Bab Jdid. Il imagine un musée éphémère du tatouage croisant pratiques anciennes et contemporaines ou une installation alliant plusieurs médiums.</p>	<p>stylisés et colorisés susceptibles de concilier tradition et modernité.</p>
<p>WILDWORKS – Mercedes Kemp, Andrew Alamango, Agnieszka Blonska et Myriddin Wannell - théâtre de paysage (Royaume-Uni)</p>	
<p>Wildworks est une compagnie de théâtre créée en 2005 par Bill Mitchell et basée au Royaume-Uni. Wildworks est un véritable outil d'expérimentation et propose du théâtre à</p>	<p>« Le cinéma des rêves » La performance située dans le Makhzen de la Rachidia, Rue du Dey, se découpe en deux temps.</p>

l'échelle du paysage, des productions qui s'apparentent au théâtre " Site specific " anglo-saxon.

L'équipe très internationale composée de Mercedes Kemp (Espagne), Andrew Alamango (Malte), et Agniezka Blonska (Pologne) travaille à l'échelle mondiale autour des valeurs d'hospitalité et de générosité mutuelle. Wildworks a souvent mené des processus artistiques dans des contextes de changement radical et puissant comme à Chypre au moment de l'ouverture de la ligne verte, à Malte lors d'une classification en zone touristique d'un quartier populaire, à Naplouse en Palestine...

La rencontre de l'équipe de Wildworks avec la médina de Tunis est sous le signe de l'étonnement, étonnement lié à la richesse historique, architecturale, patrimoniale et humaine de ce territoire. Dans le cadre de l'invitation qui a été lancée à Wildworks par Selma et Sofiane Ouissi pour venir en résidence puis créer à l'occasion de « Dream City » 2015, les Wildworks sont partis d'une réflexion sur le nom de la manifestation « Dream City », rêver la ville. Très vite, en arpentant la médina et en discutant avec ses habitants, le rapport des Tunisiens au cinéma, la mémoire du cinéma, apparaît comme un espace possible de rêve. L'équipe Wildworks a donc envie de construire son œuvre future à partir de ce thème : le cinéma comme mémoire commune et comme espoir pour le futur.

L'idée est de créer artistiquement un cinéma à partir de toute la collecte de témoignages, de souvenirs et d'impression qui a été faite pour questionner le rapport passé/présent et la construction d'un futur à partir d'une mémoire commune. L'équipe travaille entre autres sur le contenu et le montage des images qui seront projetées : des extraits de films anciens qui font partie de cette mémoire commune mais aussi des films amateurs et pourquoi pas des images tournées par les enfants du quartier de manière à réactiver les liens intergénérationnels. La musique et les sons ne seront pas en reste, un des membres de Wildworks, Andrew, étant musicologue, spécialiste des musiques populaires. Ils veulent créer cet espace artistique dans un ancien *makhzen*, comme ceux qui se transformait, avant, pendant le Ramadan, en

Le public pénètre dans un espace hors du temps accueilli et guidé par une dizaine de jeunes bénévoles qui, sans paroles, ouvre le chemin du monde des rêves.

Sur les murs, des écrans, des photos d'artistes, des pellicules découpées en lanières, des niches occupées par un bric-à-brac dans lequel figurent des cages d'oiseau, d'antiques postes radio ou projecteurs, des bobines d'antan...

Dans le noir, une voix, égrène un compte à rebours, avant la plongée dans le rêve éveillé.

Discrets, munis de minuscules lampes, les assistants-mimes suivent et orientent les déambulations du public, la circulation des spectateurs au cœur de l'installation onirique.

Ici, un lit de glibettes fait renaître le cliquetis feutré typique des salles du passé, là quelques images d'un film en noir et blanc se reflètent dans une flaqué d'eau... dans un recoin obscur émane la voix d'une dame qui raconte les films de sa jeunesse...

Puis, les spectateurs sont introduit dans une seconde salle occupée par des banquettes et la maquette de la médina qu'on dirait sortie de l'imaginaire débridé d'un enfant.

Les assistants dirigent le public vers les bancs rudimentaires et la projection commence. Celle-ci propose en alternance les deux courts-métrages réalisés par Hichem Ben Ammar :

« Baba M'safer » et « Jamila et le djinn », films citoyens écrits et co-réalisés par les enfants de la médina. Il y est question de leurs rêves, de leurs espoirs : espoir d'une ville propre avec un hommage aux éboueurs pour le premier film, l'espoir d'un monde où un djinn malicieux punirait tous les voleurs pour le second.

Après la projection, les assistants invitent les spectateurs à écrire eux-mêmes leur rêve sur un vieux billet de cinéma qui sera accroché sur un fil avant de revenir dans la première salle pour un décompte à rebours vers le monde réel.

Cette proposition artistique pleine de poésie, hors du temps, réconcilie toutes les générations devant la magie du cinéma qu'il soit du passé ou porté par les générations à venir.

<p>salle de projection. Et pour atteindre ce lieu spécifique, pourquoi ne pas envisager une déambulation urbaine <i>via</i> une fanfare ou un groupe de <i>mousika</i> ?</p>	
<p>Sonia Kallel, arts plastiques (Tunisie)</p>	
<p>Cette plasticienne tunisienne s'est toujours montré sensible aux liens entre artisans et artistes comme en témoignages ses œuvres faites en collaboration avec les potières de Sejnane en 2011 ou avec les soyeux de la médina pour Dream City 2012.</p> <p>Cette fois, Sonia Kallel choisit de mettre en lumière toute la chaîne humaine nécessaire à la fabrication de la chéchia, fleuron de l'artisanat tunisien : tricoteuses, couturières, fouteurs, cardeurs et cardeuses, teinturiers, plieurs....</p> <p>Après un lourd travail de documentation et d'investigation auprès des marchands et « maîtres » de la chéchia, Sonia suit la piste des artisans invisibles qui travaillent dans et hors la médina pour leur rendre hommage.</p> <p>Sonia s'interroge longuement sur quelle forme pourrait prendre son travail et développe plusieurs pistes :</p> <p>Que fait-on aujourd'hui en Tunisie de cette chaîne humaine ? Comment montrer l'inaccessible puisque cette chaîne est cachée presque secrète ? Comment mettre en lumière le rôle des femmes au sein de cette chaîne dominée par le masculin ? Comment mettre en évidence le voyage dans la fabrication de la chéchia de l'Oued Mejerda à Bizerte, de Nabeul à la Lybie, principal importateur de la chéchia tunisienne ?</p> <p>Quelle forme finale, esthétique requiert ce projet ? Forme géante ou accumulation de chéchia ? Procession humaine portant des chéchias ? L'objet doit-il s'exposer sur l'espace public ou privé ? Qu'est-ce que la chéchia a à dire d'urgent pour justifier la sortie sur l'espace public ?</p>	<p>« De fil en aiguille »</p> <p>Finally ce projet a pris la forme d'une installation avec la création de moules en plâtre, photographies et documentation.</p> <p>L'objectif est de restituer une population, un métier, son mystère et sa complexité, à travers une nouvelle écriture. Il s'agit de tracer l'histoire de cet objet et de mettre en avant toute cette chaîne unie qui travaille dans l'obscurité et qui possède un savoir faire extraordinaire en voie de disparition. L'artiste restitue la dimension technique et mystique mais aussi historique de ce métier à travers une installation comportant dans une première partie 6 planches en plâtre gravées en relief et en sailli, inscrivant une certaine écriture et des motifs géométriques inspirés de notre patrimoine ornemental. Cette écriture est une création d'une nouvelle calligraphie arabe inspirée des symboles géométriques retrouvés dans les marques déposés des maîtres chaouchias. Chaque Maître Chaouchi possède une marque déposée se présentant sous la forme de symboles géométriques simples et faciles à broder à l'intérieur de la chéchia. Sonia s'inspire de ces caractères pour retracer l'histoire de cette corporation et lui rendre hommage à travers une installation de 15 moules en plâtres sous forme de chéchia. L'exposition est complétée par une partie anthropologique présentée sous forme de documentations photographiques et de textes... Cette exposition présente le début d'un projet qui prendra une autre dimension dans un futur proche...</p>
<p>Faten Gaddes, photographie (Tunisie)</p>	
<p>Le cas de Faten Gaddes est un peu différent car elle a répondu à une demande spécifique de Selma & Sofiane Ouissi qui avaient été séduits par la série de portraits réalisés par l'Artiste sous</p>	<p>« Mon Tunis »</p> <p>Faten Gaddes propose au Palais Kheireddine une exposition des portraits réalisés durant sa résidence dans la médina de Tunis : célébrités de</p>

<p>le titre « Mon Tunis ». Cette série proposait un portrait de la société tunisienne actuelle avec des célébrités et des gens du commun pris en photo en intérieur devant une vieille toile du début du XX^{ème} siècle.</p> <p>Selma & Sofiane lui ont proposé de compléter cette série avec des portraits d'habitants de la médina de Tunis mais en prenant les photos en extérieur pour mettre en valeur les symboles de la médina.</p> <p>Il s'agissait de mettre en place un studio mobile et d'exposer durant Dream City le rituel du shooting : un studio photo à ciel ouvert.</p> <p>Faten Gaddes est venue en résidence du 20 juillet à la mi-septembre. Cette résidence lui a permis de repérer des lieux et des personnes et de commencer sa galerie de portraits des habitants de la médina dans leur quartier de vie.</p> <p>« Pendant un mois et demi, j'ai été en immersion totale dans la médina de Tunis : De la rue El Marr au souk El Blat, du souk El Attarine à El Hafsia en passant par la Kherba. Mes protagonistes sont les commerçants, les artisans et les habitants de la médina, mais aussi, les « mauvais garçons », les petits délinquants, à peine sorti de prison. Tous se sont pris au jeu et se sont improvisés accessoiristes, voire metteurs en scène et bien sûr, modèles. J'ai vécu un exercice d'humanité et une grande leçon d'humilité ».</p>	<p>la Médina, vieilles familles, artisans, commerçants, « zoufri »... tous posant dans les rues avec des objets empruntés aux alentours devant un vieux décor de studio. La toile authentique datant de 1900 pouvait être admiré au Musée. Faten exposait aussi une vidéo « macking off » dans laquelle elle tente d'immortaliser l'effervescence suscitée par son studio ambulante. Elle a confié cette tâche à ses assistants, qui se sont investis totalement pour filmer ces moments d'échanges et de création avec le peuple de la médina. A cette exposition venait s'ajouter chaque jour les photos prises durant les performances.</p> <p>Pendant Dream City, Faten promène son studio ambulante dans les quartiers de vie qui l'ont séduit : rue El Marr, Souk el Asr, café el Aanba, Souk el Feka, place Sidi Mechref, Bab Jdid. Elle pose sa toile de fond et avec les objets du quartier compose un décor. Tout est en place pour que les volontaires du public puissent se faire photographier. Et, cerise sur le gâteau, le modèle se voit offrir quelques minutes après la photo réalisée. Un deuxième tirage est alors envoyé au Palais Kheireddine pour augmenter l'exposition.</p> <p>Cette performance festive a connu un grand succès et Faten a réalisé une cinquantaine de portraits chaque jour.</p>
<p>Anna RISPOLI, performance (Italie)</p>	
<p>A propos de la médina de Tunis, les premières impressions d'Anna Rispoli, artiste italienne dont le travail se développe principalement autour de la notion de construction de l'identité urbaine, sont celles d'une dimension très familiale et d'un environnement méditerranéen lié à la proximité des corps, la lumière et la chaleur humaine. Ces 1^{ères} sensations lors de sa résidence de recherche et d'immersion du 12 au 16 mai 2015 dans le cadre de la préparation de « Dream City » 2015 sont récuses par d'autres impressions qu'elle éprouve en arpenteant les ruelles : celle d'un retrait nordique dans un espace méditerranéen. Cette situation la pousse à se questionner sur la mystification identitaire, sur cette idée de proximité, de familiarité mais aussi d'exotisme. A ces 1^{ères} impressions, succèdent différentes</p>	<p>Cette artiste qui souhaitait développer un travail sensible avec les jeunes du quartier de la Kherba et plus particulièrement avec les « Harragas » n'avait que deux semaines de disponible pour la résidence de création/production. Or ce sujet délicat requiert beaucoup de temps.</p> <p>Il a donc été décidé que ce projet serait reporté soit en 2016 dans le cadre des activités de l'Association l'Art Rue, soit en 2017 pour la 6^{ème} édition de Dream City.</p> <p>Des résidences de travail sont d'ores et déjà fixées pour :</p> <ul style="list-style-type: none"> - début décembre 2015 - février et mai 2016

rencontres et entretiens qui la poussent à s'intéresser à la notion de bien commun au sein de la société tunisienne avant, pendant et après la Révolution du 14 janvier 2011.

L'idée d'une image fantasmée de l'Autre lui apparaît comme une véritable piste autour de laquelle elle souhaite bâtir sa démarche artistique. Il s'agit à partir de cette idée d'image mystifiante de l'autre entre ici (pays d'origine) et là-bas (le pays d'accueil) de bâtir un dialogue, une conversation publique *via* skype. Celle-ci ferait échanger un groupe de clandestins sans papier de Bruxelles avec des jeunes vivants en Tunisie et aspirant peut-être au départ. L'objectif est d'arriver à diversifier et à complexifier les échanges de manière à sortir des raccourcis mentaux qui nous habitent tous. Ces hyper raccourcis mentaux permettent très probablement aux marqueteurs de mieux vendre mais ils appauvrissent les échanges humains à l'extrême. Dans ce cadre, l'artiste a un rôle à jouer en adoptant une position critique car les conséquences de celle-ci sont concrètes sur la société. L'artiste offre d'autres possibilités de faire société.

L'exposition du Palais Kheireddine :

Les projets de Faten Gaddes et Sonia Kallel requéraient un lieu d'exposition. Nous avons choisi le Palais Kheireddine car il était important pour nous d'impliquer le Musée de la ville de Tunis mais aussi parce que ce Palais est situé dans la médina Nord. C'était un moyen pour nous de ne pas abandonner cette partie de la médina et de proposer au Tunis une traversée Nord-Sud de la vieille ville.

Pour habiter le Palais, nous avons cherché des œuvres existantes qui pouvaient résonner aussi bien avec les œuvres des artistes citées ci-dessus qu'avec la thématique du Festival. Nous avons décidé de travailler l'exposition autour du thème de la mémoire.

Pour faire écho à la proposition de Faten Gaddes « Mon Tunis », nous avons choisi d'exposer la série « **Weld men ?** » de l'artiste plasticien et photographe tunisien **Fakhri El Ghezal**. Tandis que Faten Gaddes photographie des figures de la médina, Fakhri El Ghezal propose des portraits des membres de sa famille élargie, photographies des images familiales, lieux de vie... La série « Weld Men » est composée à part égale de portraits et de natures mortes. Mais ici, même les natures mortes contiennent des visages puisque ce sont principalement des images de photographies des membres de la famille. Portraits de portraits.

Puisque nous travaillons sur la médina de Tunis, il nous semblait intéressant de proposer un projet sur celle-ci. Selma Ouissi s'est rappelé du concours proposé par Bourguiba en 1959 visant à faire traverser la médina de Tunis par une grande avenue. En plus de l'avenue, le projet comprenait la construction du Palais présidentiel et d'un nouveau quartier Elle s'est alors rapprochée du grand

architecte **Yona Friedman** qui avait répondu à l'appel à projet et avait proposé un projet futuriste qui évitait toute démolition, car l'avenue aurait été une Ville Spatiale passant au-dessus de la médina. Le public pouvait ainsi découvrir les plans, schémas, dessins, maquettes, photomontages.... proposés par l'artiste.

Si Yona Friedman ne détruisait pas de facto la médina, le visage de celle-ci aurait été à jamais transformée. En exposant ce travail, il s'agissait de rendre sensible la fragilité d'un patrimoine et l'importance de veiller sur celui-ci.

Enfin, pour compléter cette exposition nous avons choisi de rendre un hommage au photographe congolais **Kiripi Katembo** qui nous avait brutalement quitté durant l'été 2015. Cet artiste avait participé à l'exposition urbaine (sur les panneaux d'affichage de la ville) « Libres corps en espace public » pour Dream City 2012.

Les dream-concerts

Pour la première fois cette année nous avons expérimenté une programmation nocturne à Dar Bach Hamba, lieu dont nous sommes les locataires depuis peu. C'était à la fois l'occasion d'éprouver les possibilités de ce lieu mais aussi d'offrir un espace à la jeune scène musicale tunisienne tout en partageant un moment de convivialité avec le public.

Nous avons volontairement proposé une programmation éclectique mettant l'accent sur de jeunes artistes qui nous paraissent novateurs chacun dans leur domaine :

Someol'Dirty Beats : Ce jeune DJ tente de faire découvrir des perles musicales, des nouvelles tendances mais surtout il joue des disques avec le même esprit qu'avec lequel il jouerait d'un instrument c'est-à-dire en utilisant des riffs, des accords, des mélodies dans un certain ordre et avec une certaine sensibilité pour aboutir à une véritable composition. Il compose également avec des chords, des rythmiques et des vocales qui sont déjà enregistrés sur un support pour installer une dynamique, une atmosphère, une certaine homogénéité...

Mohamed Hédi Agrebi : Chanteur, compositeur, saxophoniste, ce jeune artiste travaille à la composition d'une musique d'inspiration tunisienne dont la portée serait universelle en s'appuyant souvent sur des textes de poésie. Avec sa formation de musiciens (saxophone, kanoun, percussion), Mohamed Hedi Agrebi nous entraîne dans un univers mystique dans l'esprit de la harba. Un temps musical d'une rare sensibilité.

Denya Okhra : Deux jeunes artistes qui se sont lancés dans la musique expérimentale. Equipés d'une pédale loop (looper) et avec quelques "samples" enregistrés (home made), Denya Okhra construit sa musique boucle par boucle, une série de sons mixés. Pour le rythme, la Beatbox et les mélodies à cappella, ce sont les voix de Youssef et Fatma. Tout est produit en live. Quand le son est finalement construit, Fatma pose sa voix mélodieuse, tandis que Youssef se charge des arrangements et du mix. Dans le cadre des Dream concerts, Denya Okhra propose 1 heure de musique live, un parcours sonore allant du psy oriental à la pop en passant par l'électronica. Une musique à découvrir et à écouter.

VI. Les résultats

1. Résultats quantitatifs : Dream City en chiffres

Ressources humaines

Equipe Dream City : **13**

(3 directeurs artistiques, 1 chef de projet chargé des productions, 1 assistant production, 1 directeur technique, 1 assistant à la direction technique, 1 médiateur issu de la médina, 1 directeur financier, 1 coordinateur logistique, administratif et financier, 1 chargé de communication, 1 attaché de presse, 1 responsable des bénévoles)

Artistes professionnels : **39**

(dont 8 pour les films d'Hichem Ben Ammar)

Artistes citoyens : **61**

(Acteurs, musiciens de la fanfare, enfants...dont 27 pour les films d'Hichem Ben Ammar)

Collaborateurs artistiques : **40**

(Costumiers, scénographes, architectes, artisans, monteur, ... dont 15 personnes pour les films d'Hichem Ben Ammar)

Techniciens : **33**

(dont 12 pour les films d'Hichem Ben Ammar)

Assistants : **26**

(dont 12 pour les films d'Hichem Ben Ammar)

Bénévoles : **146**

(70 pour l'accueil public et lieux, 20 secouristes du Croissant Rouge, 18 doolecheurs, 15 photographes, 17 scénographes et performers pour les Wildworks, 2 community managers, 1 responsable de l'accueil professionnel, 3 chefs de zones)

Sécurité / gardiens : **65**

(Jeunes recrutés dans les différents quartiers des performances pour associer la population et générer des retombées économiques)

Barwita : **49**

(tout le long de la manifestation nous avons fait appel régulièrement aux jeunes de la Kherba pour transporter le matériel)

TOTAL : Dream City a employé directement 472 personnes

Ce chiffre n'est pas exhaustif car il n'inclut pas tous les prestataires de service (artisans, traducteurs, transporteurs, rédacteurs, coursiers....)

Le public

- **6180** spectateurs répertoriés (bracelets/tickets de concert/badges)
- Environ **4250** spectateurs sans bracelets (espaces publics ouverts : Place du Morkadh, place de la Victoire, palais Kheireddine....)

TOTAL : Dream City 2015 a reçu 10430 spectateurs sur 5 jours

Il faudrait pouvoir aussi comptabiliser toutes les personnes touchées indirectement par le festival : cafés, restaurants, hôtels, boutiques, artisans, habitants, passants... mais cette population n'est pas quantifiable.

Communication et presse (Bilan complet en annexe 4 et 5)

a) Affichages

- 1000 affiches destinées à l'affichage sauvage
- 5 grands panneaux format 4/3
- 20 arrières de Bus
- 10 habillages d'Abris bus
- 60 panneaux médiums de métro
- 40 lamp post

b) Documents diffusés au public

- 3000 Catalogues quadri de 120 pages (18,5 x 14,5cm)
- 10.000 Cartes/programmes quadri (66x48cm)

c) Documents diffusés à la presse

- 40 dossiers de presse pour la pré-conférence de presse du 14/05/2015
- 40 dossiers de presse pour la conférence de presse du 29/10/2015

d) Accréditation presse

- **96** accréditations presse pour **56** médias

e) Retombées de presse

- **20** passages radio (de 15 minutes à 1 heure)
- **13** passages TV
- **72** articles de presse (papier et web)

Revue de presse en annexe 6

2. Les résultats qualitatifs : Art et lien social

Artistes et populations : une création collective

Cette cinquième édition de Dream City est pour nous une réussite car elle a répondu concrètement à la thématique imposée « Art et lien social ». Bien que les nationalités des artistes soient très diverses, cette édition est beaucoup plus « tunisienne » que les précédentes car elle est totalement ancrée dans le territoire. C'est le territoire et ses populations qui sont à l'origine de tous les projets et cela se ressent fortement.

Autour du thème « Art et lien social », Dream City 2015 a soutenu plus que jamais la collaboration des artistes avec leur environnement d'action. Ainsi les 16 artistes résidents de cette édition se sont engagés à faire le présent et l'histoire avec les enfants, les femmes, les hommes jeunes et moins jeunes de la Medina : les 6 acteurs citoyens des « Hommes de Sabra », les enfants écrivains et acteurs de « Tandis que je m'envole loin », les modèles de « Mon Tunis », les tatoués d'« Oucham »... font partie intégrante du processus de création des œuvres et ont nourri chaque jour l'imaginaire et la sensibilité des artistes. Ils sont véritablement le cœur battant des œuvres qui, non seulement matérialisent ces liens humains mais mettent en lumière les individus invisibles et les communautés oubliées tout en défendant la singularité de chacun.

Toutes les créations se sont construites dans un dialogue intense entre le « corps » des artistes, leurs individualités et le « corps » des communautés engagées dans le processus, tissant avec « eux » et « elles » des liens d'une respectueuse et toujours fragile proximité. Ensemble, ils ont tenté de redéfinir, au minimum de déplacer, l'acte créateur vers de nouvelles modalités plus ouvertes, ancrées sur le territoire de sa fabrication en inventant des espaces producteurs de nouveaux types de relation humaine. En somme, la construction de nouvelles modalités pour imaginer, discuter et finalement créer de nouvelles réalités culturelles et politiques.

Dream City est devenu durant quelques mois un espace ouvert, expérimental, sans contrainte, où les choses et les gens ont coexisté dans le respect de la singularité de chacun ; où l'attention profonde et intense d'une réalité sociale vécue et partagée entre citoyens et artistes a ouvert une voie nouvelle où l'esthétique se confronte aux questions socio-politiques et socio-économiques. Car chaque histoire proposaient une étoffe du réel basé sur des « récits » fictionnels, individuels, particuliers, interrogeant chacune à leur manière d'importantes questions sociales de notre ère.

Mais, au-delà des œuvres elles-mêmes, Dream City a eu une répercussion directe sur les divers quartiers de la Médina qui se sont mobilisés pour assurer la sécurité et le gardiennage des œuvres.

L'engagement des quartiers

C'est en effet les jeunes des quartiers qui ont assuré le gardiennage et la sécurité des œuvres. Ainsi, par exemple, les habitants de la Place du Morkadh ont-ils travaillé en étroite collaboration avec l'artiste plasticien tunisien Malek Gnaoui. Au total plus de 30 riverains ont collaboré directement sur

« Black show » dès le montage technique de l'œuvre pour veiller sur le matériel mais aussi sur les béliers, sur la sécurité des objets, bêtes, artistes et public... C'est le spectacle qui a généré la plus grande mobilisation car l'œuvre était installée sur l'espace public et concernait de par son aspect festif et populaire les enfants, jeunes et moins jeunes du quartier. L'engagement de la fanfare du Club Africa n'est sans doute pas étranger à ce succès.

Ce principe de proximité a été appliqué sur chaque lieu/quartier de performance : les jeunes des quartiers assuraient la sécurité des œuvres mais aussi la sécurité du quartier en collaboration bien sûr avec la police de la médina.

C'est cette collaboration entre société civile et état qui a contribué à la réussite de Dream City qui s'est déroulé sans aucun incident. L'Art a aussi cette fonction de mettre en relation les différents maillons d'une société qui se porte mieux à travailler ensemble.

Un travail de médiation sur le long terme

Un gros travail de médiation a été effectué dès mai 2015 entre les différents protagonistes de Dream City et les habitants de la médina. Si ce travail a porté ses fruits d'un point de vue collaboration humaine, artistique et sécuritaire il reste encore un gros travail de fond à réaliser pour pouvoir impliquer les habitants de la médina en tant que public. Nous n'avons aucun chiffre de fréquentation des habitants durant le festival mais nous estimons que ce taux est relativement faible en dehors des œuvres réellement installées sur l'espace public. Pourtant Dream City a toujours offert la gratuité à tous les habitants de la médina mais l'information a du mal à passer et les habitants ont du mal à faire la démarche de venir chercher leur place.

Maintenant que l'Association L'Art Rue vient d'installer son bureau à Dar Bach Hamba, au cœur même de la médina, nous comptons continuer une médiation à l'année et un travail plus régulier avec les habitants de la médina. Nous espérons que ce travail de longue haleine portera ses fruits pour le futur.

Dream City : un projet de société

Dream City s'est toujours voulu un projet de société. Il s'agit de montrer que l'artiste peut travailler main dans la main avec le politique. Nous sommes là pour aider le politique à mettre en avant le nouveau discours de la ville par rapport à la pérennité du patrimoine matériel et immatériel entre autres problématiques. Comment rendre leur place à ces métiers qui se perdent dans cette économie secrète de la médina ? Comment sauver cette architecture magnifique qui tombe en ruines ? La médina est un trésor vivant qui peut être visité différemment, et nous sommes là pour cela. Avec Dream City, le public traverse la médina de part en part, découvrant son patrimoine mais aussi pénétrant des quartiers dans lesquels la plupart des gens n'osent venir par peur. C'est une manière de réconcilier les populations entre elles ; une manière d'effacer les zones de non droit et de faire taire les clichés persistants sur certains quartiers de la médina.

Nous tentons aussi d'aider le politique à cerner les enjeux sociaux-économiques et de pointer les problèmes, les disparités sur le territoire, de donner la parole aux exclus, aux invisibles car il ne peut il y avoir cohérence sociale qu'avec tous ses membres. Nous pensons que les artistes sont les mieux à même de cerner les urgences du territoire et les questions brûlantes de société car, de par leur sensibilité, ils sont capables de décrypter des réalités complexes et d'aplanir le chemin vers l'avenir. Les artistes de l'édition 2015 ont dessiné des pistes sur lesquels peuvent s'appuyer les politiques sur des sujets aussi divers que la mémoire, l'émigration, la citoyenneté, le racisme, l'identité...

L'idée, encore, c'est d'encourager les ministères, les mairies, les administrations à travailler main dans la main avec la société civile, à s'appuyer sur son énergie. Depuis 2007, nous réfléchissons à cela et pour la première fois nous commençons à en récolter les fruits : collaboration entre la police et les jeunes des quartiers, collaboration avec la Mairie de Tunis qui a coordonné des actions entre ses différents services et Dream City. Mais surtout, cette année, il y a eu un riche échange et une véritable collaboration avec le Ministère de la Culture qui nous a soutenu tant financièrement que de manière logistique (autorisations, lieux patrimoniaux, technique...) et morale. C'était très important politiquement pour Dream City que de pouvoir annoncer que le partenaire principal de la manifestation était le Ministère de la Culture et non un sponsor privé. C'était pour nous non seulement une reconnaissance de notre travail mais aussi cela signifiait une nouvelle orientation du ministère de la Culture, une ouverte à la concertation avec la société civile.